

Ce texte en espagnol nous a été transmis par la revue « Ni Patrie Ni Frontière » (Voir le site de cette bonne revue ici : <http://mondialisme.org/spip.php?rubrique1> )

Son titre originel est “ El anarquismo en Chile”.

Sa traduction a été réalisée par le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation (CATS) de Caen en mars 2011.

On peut trouver d'autres traductions en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

# L'ANARCHISME AU CHILI

## Marcelo Mendoza

### *PREMIÈRE PARTIE*

#### DES ACRATES INTUITIFS À LA GRÈVE PORTUAIRE

*Indéfectiblement l'histoire anarchiste est liée au développement du mouvement ouvrier. Cultivés , rigoureux, purs et puristes, quasiment tout les acrates au commencement étaient cordonniers ou chapeliers, ou charpentiers, ou typographes ou boulangers. Ils travaillaient avec leurs mains, ils étaient artisans. Sévèrement artisans.*

*L'anarchie est l'absence de gouvernement, Malatesta dit : la société naturelle n'a pas besoin de se gouverner. Elle requiert seulement l'entente commune, assure Kropotkine. Avant, Bakounine avait dit que la révolution est le phénomène humain naturel pour se débarrasser du pouvoir (de l'État, de la propriété, de Dieu). C'est que les libertaires, comme ils/elles se nomment eux/elles-mêmes, estiment que le contrat de la volonté général viole la liberté individuelle et impose une autorité extérieure et étrangère. De là, quasiment toujours, ils/elles se mettent à la marge de l'action proprement politique.*

*Inorganiques, rebelles, insubordonnés, insurgés, grandes gueules, ingouvernables, les acrates en général n'ont rien de chaotiques. Plus, on les décrit comme ordonnés.*

*Individualistes de base en même temps que solidaires comme personne : Comment le comprendre ? Clotario Blest a dit d'eux : “Balofé, Triviño, Augusto Pinto, hommes intègres, parce que les anarchistes, quand ils sont anarchistes, sont abstinents, ne mangent pas de viande, ressemblent au Mahatma Gandhi; impressionnants, d'une rigueur morale terrible. C'est pour cela qu'il ne furent jamais un grand mouvement, parce que les gens prenaient peur”.*

*Il est difficile de sonder son histoire. Peu ou rien n'a été écrit sur ses 100 années au Chili. Ni sur le fait que durant une longue période ils contrôlèrent les plus grands syndicats du pays. D'où cette tentative de régler des dettes en cours.*

“ Il se disait apostat de la démocratie la plus exagérée, et dans ce combat il avait démontré une exaltation implacable contre les puissants, qu'ils le soient par l'exercice d'un commandement, ou par la possession d'une grande fortune. Dans une imprimerie très pauvre il avait publié, en août 1845, un petit journal intitulé “El Duende” (“Le lutin”), duquel ils arrivèrent à sortir 4 numéros. Il le remplaça ensuite par un autre qu'il appela “El pueblo” (“Le peuple”). Dans le numéro 7 de celui-ci, il incitait à la révolte populaire”.

Barros Arana décrivait ainsi le premier anarchiste chilien : le typographe Santiago Ramos. L'historien

Marcelo Segall ratifiait en 1962 : “*Le Duende*” est le premier organe populaire. Contradictoirement anarchiste, mal rédigé, il est le premier pas du journalisme révolutionnaire ouvrier”.

Il est clair qu’il s’agit d’un anarchisme intuitif, peut-être celui d’un typographe contradictoire et écrivant mal, mais qui malgré tout mettait à portée de main le devenir de l’ouvriérisme chilien et le cours de l’anarchie, comme étant sa compagne la plus proche, malgré le fait que l’histoire officielle l’ait rarement dit.

Un peu plus tard, en mars 1850, le chapelier Ambrosio Larracheda, el cordonnier Manuel Lúcares et les tailleurs Cecilio Cerda et Rudecindo Rojas étaient les premiers adhérents audacieux de la naissante et subversive “*Sociedad de la Igualdad*” (“*Société de l’Égalité*”). Santiago Arcos et Francisco Bilbao, ses fondateurs, estimèrent que le “*Club de la Reforma* ” existant avait des objectifs purement électoraux et ils n’étaient pas disposés à continuer dans ce sens. Il fallait un mouvement d’avant-garde qui favoriserait des changements radicaux en faveur des sans-abri. 2 années auparavant, Arcos était revenu d’Europe et il ramenait avec lui un tas de nouvelles idées qui furent présentes dans la révolution française de 1848. Bien sûr que, doctrinairement et pratiquement, l’anarchisme ne s’était pas encore consolidé en tant que tel (malgré le fait que Proudhon, maître de bakounine, avait, des années auparavant, déjà homologué le terme), mais ses parents proches étaient, eux, florissants : le socialisme utopique - saint-simonien et proudhonien -, le fédéralisme, Fourier et ses phalanstères, le communisme pur.

L’air de santiago commençait à se troubler : “L’alarme perdure. Hier soir s’est réunie la “*Sociedad de la Igualdad*” avec plus de mille affiliés. Le gouvernement la craint, il croit que d’elle va sortir la révolution”, nota José Victorino Lastarria dans son “*Diario*” (journal). Mais non. Rapidement ce regroupement, précurseur également des *libertarios* chilien, fut réprimé de manière tenace: exil pour Arcos et Bilbao. Le soulèvement s’apaisait.

Cependant, l’exemple fut important. L’année suivante fleurit la “*Unión de Tipógrafos*” (l’“*Union des Typographes*”), qui ne se cantonna pas seulement aux idées proudhoniennes mais fut comme la première organisation ouvrière solidaire du pays. Une décennie après, Fermín Vivaceta créait la “*Sociedad de Socorros Mutuos*” (“*Société de Secours Mutuels*”). En 1866, le socialiste utopique Ramón Picarte tentait de mener à bien le projet le plus révolutionnaire jusqu’à alors : une Commune (un phalanstère), à la manière de Fourier, à Chillán. L’exemple se propagea à Valparaíso avec la “*Sociedad Republicana Francisco Bilbao*”, en 1873.

Au début de la guerre du Pacifique (\*), les libéraux et les radicaux avaient le pouvoir sur les 60 Mutuelles existantes. Pour cela, 2 ans plus tard, pour la venue d’une délégation de la Première Internationale au Chili, il était évident que ce type d’organisation solidaire ne satisfaisait pas les ouvriers les plus radicalisés. Ceux qui favorisaient la création d’organismes revendicatifs et, surtout, ceux qui estimaient que le changement de système était la seule solution pour la classe ouvrière. De ces 2 versants surgiront les 2 secteurs les plus importants du mouvement ouvrier chilien. Certainement les anarchistes se sont toujours posés comme insurrectionnalistes. Et c’est ainsi que se comprend leur faible participation au *Partido Democrático* (fondé en 1887), car ils considéraient déjà que la structure partidarique en elle même faisait partie du système de pouvoir qu’ils voulaient changer, y compris si ce conglomérat était né comme parti des travailleurs/euses. Comme alternative, cette même année, les acrates intuitifs créèrent la “*Sociedad Unión Republicana del Pueblo*”.

### **MAGNO, ESCOBAR ET OLEA: LES TROIS PILIERS**

On sait qu’en 1892 existait déjà le premier centre d’études sociales ouvertement anarchiste, à Valparaíso. Et que l’année suivante vit le jour le premier journal *libertario* chilien : “*El Oprimido*” (“*L’Opprimé*”) qui résista durant 4 numéros.

Le russe Michel Bakounine, principal idéologue et leader de l’anarchisme, était mort en Suisse en 1876. Comme ce la se produit de manière analogue au Chili, dit l’historien López Cortezo, la vie de ce

révolutionnaire est vitale pour “l’importance toute première qu’il eut dans l’histoire du mouvement ouvrier international”. On comprendra ainsi, dans le cas chilien, qu’en 1896 commencent pleinement leurs activités 3 leaders *libertarios* d’une valeur incalculable pour le développement de la cause prolétarienne : Magno Espinoza, Luis Olea et Alejandro Escobar Carballo.

Cette année là germèrent 2 organisations de tendance anarchiste : le “*Centro Social Obrero*”, auquel participait le poète Carlos Pezoa Véliz, Juan Bautista Peralta, Escobar Carballo (qui signait Eskobar y Karbayo) et Espinoza, qui imprimèrent le journal “*El Grito del Pueblo*” (“*Le Cri du Peuple*”); et la “*Agrupación Fraternal Obrera*”, animée par Luis Olea.

En 1897, ces 2 organisations fusionnèrent avec des socialistes égalitaires - comme Hipólito Olivares et son fils - et créèrent la “*Unión Socialista*”. Malgré le fait qu’au cours de la session inaugurale ils furent victimes d’agents policiers infiltrés, ils réussirent à avancer et donnèrent vie au journal “*El Proletario*” (“*Le Prolétaire*”, à la charge d’Olea, avec la collaboration d’ Espinoza et d’Escobar) qui dura 3 numéros. Par là même l’*Union Socialiste* disparut. Il était clair qu’il y avait des divergences idéologiques et une infiltration policière persistente.

L’année suivante, les choses changeaient. Olivares et son fils créent le premier parti socialiste du Chili et le *Partido Obrero Francisco Bilbao* naît également. Tous 2 attaquent de manière persévérante les anarchistes. Mais ces derniers, jour après jours, se consolident. Escobar lit l’important livre anarchiste *La conquête du pain* de Pierre Kropotkine et, avec l’infatigable Luis Olea, ils éditent 2 numéros de “*La Tromba*” (“*La Trombe*”). De son côté, le mécanicien Magno Espinoza agit avec son groupe “*Rebelión*” et publie le journal “*El Rebelde*”. Pour le premier mai, les libertaires réalisèrent la première manifestation en mémoire des martyrs de Chicago (trois d’entre eux étaient anarchistes). Le travail se poursuit : Escobar crée la “*Sociedad de Carpinteros y Ebanistas*” (“*Société des Charpentiers et Ébénistes*”) et, avec Olea et Espinoza, diffuse “l’Idée” dans la “Salle des Boulangers”. En rien fatigués, ils convertissent leurs hôtes en “*Sociedad de Instrucción y Socorro Mutuos Caupolicán*”, qui réunit ouvriers et artisans. Parmi eux : Esteban Caviedes (\*) et Luis Morales. Caviedes se charge rapidement de fonder la première société de résistance, avec les ouvriers des ateliers du chemin de fer.

Ce fait accroit de manière ferme les base de l’idée *libertaire*, étant donné que - comme le note l’historien Claudio Rolle (1) – “les fins et les tactiques de ce type d’organisation étaient fondamentalement distincts de ceux des sociétés de secours mutuels et y compris de ceux des *Mancomunales* (*Combinacion Mancommunal de Obreros, Association Combinée des Ouvriers*, fondée dans le port maritime du nord, Iquique, en 1900 - NDT-) qui étaient en train de naître dans le nord”. Les premières, entités solidaires de bénéfices matériels; les secondes, à caractère revendicatif. Le chercheur américain Peter de Schazo affirme que les sociétés de résistance sont organisées pour l’action (2). Obtenir des avancées au travail était seulement la première étape d’un vaste projet, à long terme, destiné à l’élimination du système, via un acte révolutionnaire. Pour cela, et cela vaut la peine de le souligner, la grève anarchiste avait un caractère insurrectionnel : guerre contre l’État et toute les formes de pouvoir. L’historien Luis Vitale, à son tour, assure que ces sociétés “peuvent être considérées comme les premières organisations syndicales chiliennes” (3)

## **L’EXPULSION DES ANARCHISTES**

En 1899, le Partido Obrero Francisco Bilbao passa à l’anarchisme, les journaux “*El Pueblo*”, “*El Jornal*” et “*La Antorcha*” (revue littéraire d’avant-garde, dirigée par Mario Centore) diffusent “l’Idée”; les jeunes intellectuels Francisco Garfias et Carlos Garrido Merino se réclament de l’Anarchie; tout comme les peintres Benito Rebolledo, Julio Fossa, Julio Ortiz de Zárate, le poète Max Jara, Agustín Saavedra; à Valparaíso, l’aquarelliste autodidacte Alfredo Helsby. Luis Olea, obstiné, se charge du centre d’études “*El Ateneo Obrero*”.

L’anarchie menaçait. Le 20ème siècle commença avec la nouvelle que les ouvriers des métiers graphiques

(les “graficos”) - l’avant-garde ouvrière urbaine – José Tomás Díaz, Eulogio Sagredo, Nicolás Rodríguez. se mariaient avec l’idée *libertaria*. Cela se poursuivit avec la naissance de la première fédération anarchiste : celle des “Obreros de Imprenta” (“*Ouvriers d’Imprimerie*”). Magno Espinoza, parmi d’autres, dut partir à Valparaíso. Toutes les imprimeries de la capitale refusaient de lui donner du travail du fait de sa réputation d’agitateur. Autour du groupe “*La Antorcha*” (“*La Torche*”) naît “*El Ateneo de la Juventud*” (“*L’Athénée de la Jeunesse*”). Les publications se développent : “*El Acrata*” (dirigé au début par Espinoza, ensuite par Díaz) qui vit 14 numéros; “*La luz*” (“*La Lumière*”, à la charge du même Díaz); “*El Faro*” (“*Le Phare*”) et “*El Siglo XX*” (“*Le 20ème Siècle*”).

L’année ne se termine pas avant que l’idée *libertaria* ne prenne au sein de la *Mancomunal* des ouvriers portuaires d’Iquique. Et sans que les anarchistes ne lancent une campagne tenace contre le service militaire obligatoire.

En 1901, Piero Gori, qui sert de lieutenant à l’idéologue anarchiste italien Errico Malatesta - exilé en Argentine – foule le sol chilien. Son influence est déterminante pour renforcer quelques bastions acrates qui se trouvaient défaillants. C’est que, résultat de la répulsion pour l’organique, bien souvent la consistance se délitait. En tout cas, l’acratie continuait à accoucher : la “*Sociedad de Resistencia de los Carpinteros*”; la “*Casa del Pueblo*”, première coopérative de consommation strictement anarchiste (elle cessa en 1904); à Lota, Luis Morales fondait la “*Sociedad de Resistencia del Carbón*”, étendant le mouvement au delà de la zone centrale originelle dans laquelle il débuta. À Valparaíso, les infatigables Magno Espinoza et Alejandro Escobar créaient la “*Sociedad de Resistencia de Panaderos*” et la “*Unión de Tripulantes de Vapores*” (“*Union des Membres d’Équipage des Vapeurs*”), initiatrice de la tragique grève de 1903.

L’action directe continuait à être le mode de protestation et de proposition anarchiste. Mais, depuis 1902, elle commença à se mener à bien de manière extensive. Ainsi, les 3 piliers de l’anarchisme chilien - Olea, Escobar, Espinoza - , conséquents, mènent en juin une grève d’ouvrier d’imprimerie. De même Esteban Cavieres (ou cavieDes) dirige une grève totale des ateliers de chemin de fer de Santiago et Valparaíso. Suite à cela, il est obtenu que l’entreprise retire ses poursuites contre la société de résistance. Il y a peu s’était déjà créée la “*Sociedad de Conductores y Cobradores de Tranvías*” (“*Société des Conducteurs et Encaisseurs de Tramways*”), qui commença ses activités avec une grande grève exigeant de meilleurs salaires.

Cette bonne année se conclut avec un succès pas si bon : au cours du premier (et unique) Congreso Social Obrero - qui réunit les Mutuelles, les coopératives de consommation, les sociétés de résistances et les centres d’études sociales – au milieu de l’évènement, les anarchistes sont expulsés pour “entrave à la réalisation d’accords”.

### **BAKOUNINE DE LAS MERCEDES**

La rue Pío Nono, qui traverse aujourd’hui le fréquenté quartier Bellavista, servit, en 1903, d’abri à une colonie anarcho-communiste. Oui. Les ouvriers français Alphonse Lenoir, Achille Lemir et Francis Robert, l’insatiable Alejandro Escobar Carballo, Benito Rebolledo, Temístocles Osses et le cordonnier Augusto Pinto furent les premiers habitants communautaires. La maison se fit petite. Ils se déplacèrent dans une autre, dans la rue Dominica. La police l’attaqua plusieurs fois, pénétrant à l’intérieur. Et l’argent se fit rare.

Quand cette communauté passait par ses pires moments, un autre groupe - cette fois-ci d’artistes et d’intellectuels – tenta de mener à bien une expérience similaire, mais loin, à la lisière de Lago Villarrica. Ils partirent en train. Arrivés depuis peu à Concepción, les écrivains Augusto D’Halmar et Fernando Santiván et le peintre Julio Ortiz de Zárate notèrent que le lieu de destination était très lointain. Ils revinrent. Mais pas du tout échoués: sous les auspices du poète Manuel Magallanes Moure, ils restèrent à San Bernardo. L’idée était d’établir une colonie anarcho-chrétienne inspirée par les idées de Léon Tolstoï.

Santiván écrit, dans “*Memorias de un tolstoyano*” (“*Mémoires d’un tolstoïen*”) : La colonie avait été le motif de commentaires favorables et imaginatifs. Presque tout le monde reconnaissait qu’il s’agissait d’un

événement spirituel de réaction contre le praticisme régnant. Pezoa Véliz, Rafael Valdés, Pablo Burchard, José Backhaus et d'autres artistes connus sollicitaient leur entrée. Nombreux étaient ceux qui demandaient des informations sur notre pratique et qui étaient désireux de savoir comment nous aider et nous accompagner. Le câble avait transmis des informations, probablement à titre de curiosité, à d'autres pays d'Amérique du Sud et des demandes arrivaient d'Argentine et d'Uruguay".

Dans son livre "*Recuerdos olvidados*" ("*Souvenirs Oubliés*"), D'Halmar note que rapidement arrivèrent divers personnages : "Des nudistes sans chapeaux comme l'amiral Fernández Vial, des végétariens et des anti-vaccins comme Alfredo Helsby, celui des aquarelles portuaires, des anarchistes comme Alejandro Escobar et Carballo, sa compagne ou compagne, ou comme un tout jeune cordonnier français qui donnait tout "pour la cause" (en français dans le texte - NDT-), des spirites comme doña Maipina de la Barra, des théosophes comme Don Tomás Ríos González, ou bien encore des artistes comme Benito Rebolledo, Carlos Canut de Bon, frappèrent aux portes de la colonie. Ce fut alors que les 3 autres peintres, Valdés, Backhaus et Burchard, vinrent grossir ses rangs et accomplir ses devoirs: chaque matin labourer la terre, prendre du thé ou du maté, enseigner chaque après-midi dans la petite école, regarder le soleil se coucher au crépuscule".

Cependant, comme le dit Santiván, l'expérimentation succomba : "Quant à mes projets à caractère social, je me résignais à considérer notre aventure tolstoïenne comme étant close et un échec. Il était absurde de s'obstiner dans quelque chose qui n'avait pas de base, qui n'en avait peut-être jamais eu. Aucun d'entre nous n'était mûrEs pour réaliser des expérimentations comme celles que nous avons proposé". Ce qui est sûr, c'est qu'avant que la colonie n'expire, plusieurs acrates de la première communauté de la rue Dominica vinrent à San Bernardo. Parmi eux, le cordonnier Lamire et Escobar Carballo, qui faisait office de médecin homéopathique et de psychiatre passionné. Santiván eut une bonne impression d'eux : "Ils étaient d'une bonté frisant l'ingénuité. Cultivés, simples, généreux. Peu après les avoir rencontrés, je commençais à me sentir mieux en leur compagnie qu'en celle de mes frères tolstoïens.

Mais tous les anarchistes n'acceptaient pas d'appartenir à des colonies. Tomasso Peppi, chapelier acrate italien, disait : "L'homme doit être libre, si libre qu'il ne doit jamais se marier ou vivre en couple". Santiván ajoute : "Sa soif de liberté était si rigoureuse qu'il n'acceptait pas même une invitation à manger ou à boire". L'amour libre était aussi une question *libertaria*. Magno Espinoza écrivit dans "*El Acrata*" : "L'amour ne sera pas un mensonge conventionnel, comme il l'est actuellement, dans lequel la femme doit vendre son corps comme une marchandise quelconque, alors l'homme et la femme s'uniront librement et profiteront de cet amour tant qu'il dure". Il affirme peu après que le mariage est anti-naturel.

Une autre question était l'identification avec des noms. Le même Espinoza nomma son fils Angiolillo, qui est le nom d'un pistolero social italien. La fille de Policarpo Solis se nomma Victoria de la Revolución Social. Manuel Rojas, dans "*Sombras contra el muro*" ("*Ombres contre le mur*"), relate : "Montero, l'anarchiste de Valparaíso, le fauve des syndicats, quand il eut un fils, ne voulut pas le baptiser ni le faire passer par l'État Civil, il l'appelait Bakounine sans plus, mais sa femme, qui était catholique, le baptisa en cachette et l'emmena aussi à l'État Civil; elle voulut laisser à l'enfant le nom que son compagnon lui donnait et elle dit à l'État Civil qu'il s'appellerait Bakounine. Le fonctionnaire, sans qu'elle le sache, rajouta quelque chose et l'enfant fut enregistré sous le nom de Bakounine de las Mercedes (\*\*\*) Montero Lurepaiján".

Toujours à Valparaíso, l'année 1903 ne fut pas une date quelconque. Luis Olea était arrivé dans le port pour seconder Magno Espinoza dans la confection de journaux, dans la création de société de résistance et dans la tenue de conférence. La vague de grèves promues par les anarchistes depuis l'année précédente atteindrait un sommet. Les travailleurs portuaires, appuyés par les gabariers et les manoeuvres de la Douane, entamèrent une grève totale en avril, exigeant de meilleurs salaires. À la fin du mois tout Valparaíso était à l'arrêt, ce qui incluait des corporations qui posaient leurs propres revendications.

Le 27 les compagnies de navigation embauchent des briseurs de grève et, avec l'assistance de la police, tentent par la force d'en finir avec la paralysie. Ils échouent.: les grévistes, sous la tutelle anarchiste, résistent à la tentation d'affrontements. Grâce à eux la mobilisation continue. Le 4 mai, Magno Espinoza appelle les

travailleurs/euses à l'action directe pour obliger à la négociation. Le 12 se produit une violente bataille frontale entre les travailleurs/euses et la police. Il y eut des vols, des incendies et des saccages. La Compagnie Sud-Américaine de Vapeurs fut incendiée. Dans la nuit des troupes militaires arrivèrent de Santiago. Les anarchistes - qui faisaient des grèves tournantes : tandis que certainEs paralysaient, les autres ravitaillaient leurs compagnons/nes, puis ils/elles tournaient – malgré la menace belliqueuse, insistaient pour continuer jusqu'aux dernières conséquences. Et ils/elles le firent.

Un mois après, le journal "El Trabajo" disait : "Depuis la révolution de 1891 **XXXX NOTE XXXX** aucun événement de caractère social n'a provoqué une commotion aussi profonde dans le pays que le mouvement ouvrier de Valparaiso (...) 100 morts ou plus ont été relevés et plus de 1000 blessés, une jetée et un palais ont été incendiés, une cinquantaine de maisons pillées, des meetings ardents ont eu lieu, des destitutions et une commotion nationale, pour que la voix d'une des classes sociales qui souffre le plus du régime de mauvaise administration et de favoritisme qui nous régit se fasse entendre du pays et de ses gouvernants". Ce n'est qu'à l'aube du 13 mai, quand les faits étaient consumés, que les compagnies cédèrent. Elles acceptèrent une commission d'arbitrage qui échoua au bout de 3 mois. Plusieurs demandes furent satisfaites. Et tous les travailleurs portuaires, moins cent, reprirent le travail.

## NOTES DE L'AUTEUR:

- 1) "Anarquismo en Chile 1879-1907", Santiago, 1985.
- 2) "Urban workers and labor unions in Chile 1902-1927", Madison, 1983
- 3) "Génesis y evolución del movimiento obrero chileno hasta el Frente Popular", Caracas, 1979

## SECONDE PARTIE

### TROIS PILIERS QUI S'EN VONT

Luis Olea ne resta pas à Valparaiso. Peu après la fin de la grève, il s'embarqua pour les villes salpêtrières. Il s'arrêta à Pozo Almonte. L'idée était claire : diffuser l'anarchisme, agiter, pratiquer la grève mais d'une manière insurrectionnelle. Le journal "La Agitación", créé par Olea à son arrivée, servit d'espace pour propager la proposition *libertaria*, bien que la pensée acrate, naissante, avait déjà quitté le Chili central - où ils s'installa de manière protagoniste – en direction d'Iquique : les marins s'en chargèrent. Le travail infatigable d'Olea ne tarda pas à donner des fruits. Fin 1905, quand eut lieu la Première Convention Nationale des Mancomunales (qualifié de premier congrès ouvrier chilien), plusieurs sociétés de résistance récemment créées dans le nord y participèrent. Et pas seulement ça : elles étaient en complet désaccord avec la résolution de présenter une liste de revendications au gouvernement. Un tel commerce n'était pas acceptable. Agir à l'intérieur du système était une incohérence pour les anarchistes et, conséquents, ils arguèrent que si cette résolution n'était pas modifiée, ils se retireraient. Ils se retirèrent.

En 1907, le panorama dans le nord était en train de changer. Les idées acrates s'étaient implantées dans les *Mancomunales* - nées en 1900 – et plusieurs des principaux leaders de la région de la Pampa furent *libertarios*. Peu avant de mourir, Luis Olea fonda, à Iquique, le "Centro de Estudios Redención" ("Centre d'Étude Rédemption").

À la mi-décembre de cette année là une grève générale salpêtrière eut lieu, pour exiger de meilleurs salaires. Au cours de celle-ci, le dirigeant anarchiste José Briggs fut élu président du Comité de Grève. Olea, tout comme en 1903, laissa tout pour seconder Magno Espinoza dans la grève portuaire, il marcha à ses côtés et à ceux de Rodríguez, Díaz, Vergara, Calderón, entre autres, et commanda le soulèvement ouvrier. Il mourut

aussi avec lui : tous les 2 reçurent les premières balles que tirèrent les fusiliers des régiments Granaderos et Carampague (d'Iquique), O'Higgins (de Copiapó), Esmeralda (d'Antofagasta) et par celui d'Artillerie Côtière (de Valparaíso), ramenés en bateaux pour l'occasion et dirigés personnellement par le général Roberto Silva Renard, qui donna l'ordre du massacre. Auparavant arrivèrent 25 000 habitantEs de la Pampa, à Iquique, pour se réunir avec les ouvriers du port et ainsi consolider, conjointement, la grève générale du salpêtre. L'endroit était une école, Santa Maria. Là bas mourrurent Olea, Briggs et plus de 2000 travailleurs/euses. Ils/elles ne se laissèrent pas intimider.

À Santiago le cours des choses aussi avait été agité.

Un an après que les 4 journaux acrates existants aient fusionnés en un seul - "*Germinal*" - se constituèrent en 1905 la *Federación de Carpinteros* et la *Sociedad de Resistencia de Zapateros* (*Société de Résistance des Cordonniers*), toutes 2 anarchistes. Certainement cela ne fut pas très agité. Ce qui le fut c'est ce qui se produisit le 22 et le 24 octobre.

Ce qui commença comme une "grève de la viande", comme un meeting pour protester contre la hausse du coût de la vie, qui prit bientôt les traits d'une grande mobilisation : les travailleurs/euses s'emparèrent des rues pour 48 heures, menaçant d'entrer au Palais de la Moneda et à la Trésorerie Fiscale. Le gouvernement constatant que la police était incapable d'apaiser la multitude, il recourut aux régiments. La presse officielle accusa les anarchistes d'être responsables des faits.

"*El Mercurio*" estima "qu'on peut estimer entre 25 et 30 000 le total de personnes rassemblées". Il dit : "La nouvelle du soulèvement populaire transcenda rapidement tous les foyers de Santiago, dont la jeunesse, inspirée par de généreuses valeurs d'ordre, céda immédiatement le local du Club de l'Union où l'on procéda à l'organisation de la garde formée par cette même jeunesse pour seconder la vigilance de la police". À son tour le quotidien acrate "*El Alba*" ("*L'Aube*") écrivit : "Le peuple a été assassiné (...) par les cosaques et la jeune horde de la bourgeoisie. Plus de 500 citoyens ont été assassinés lâchement et vilement et plus de 1500 blessés. L'ouvrier demandait de l'alimentation bon marché et on lui a répondu avec la mitraille et le sabre".

La lutte définitivement de rue, sous sa meilleure forme *libertaria*, l'action directe, se montra comme jamais auparavant, malgré le fait que l'historien Julio César Jobert qualifiera la précédente grève portuaire de 1903 comme "la manifestation révolutionnaire initiale de la classe ouvrière chilienne, qui indique le commencement de la lutte de classe active". Mais, la "semaine rouge", comme elle s'appelle, fut plus insurrectionnelle, de là et par la suite une conscience de classe plus solide et radicalisée se configura.

Les mêmes sociétés de résistance en 1906 créèrent la *Federación de Trabajadores de Chile* (FTCH), qui est la première organisation anarcho-syndicaliste en tant que telle. À un moment elle fut le regroupement la plus grand de Santiago. Cette même année - et après avoir participé aux grèves des traminois, des tanneurs, métallurgistes, transporteurs, cigariers, boulangers, imprimeurs - meurt douloureusement, de tuberculose, celui qui se pensait imbattable, le mécanicien Magno Espinoza. Il arrive la même chose à un autre *libertario*: Agustín Saavedra.

En 1907, le futur du mouvement anarchiste était assez peu clair. Au décès d'Espinoza - le premier des 3 piliers - s'ajoutaient les douloureuses distantiations de Escobar Carballo - le second -, de José Tomás Díaz et Víctor Soto. Ils s'enrôlèrent tous dans les rangs du *Partido Democrático*. Le dernier pilier, Luis Olea, on l'a déjà dit : criblé de balles en décembre, à l'école Santa Maria d'Iquique.

Une fois créée la *Federación Obrera de Chile* (FOCH) en 1909, les acrates se virent affaibliEs. L'héritage des *Mancomunales* et de la politique revendicative, insérée à l'intérieur de la législation actuelle, avait plus d'attraction. L'utopie *libertaria* du tout ou rien, la lutte pour le changement de système, ne donnait rien. Pour cela quelques importants leaders anarchistes optèrent pour militer dans le *Partido Democrático* - comme Escobar - et mener le combat de l'intérieur, aspirant à des réformes. En 1912, l'aile la plus gauchiste de la FOCH, dirigée par le typographe Luis Emilio, fera de même.

Recabarren fonda le *Partido Obrero Socialista* (POS), le premier parti marxiste au Chili.

En 1917, Julio Rebossio, Julio Valiente, Augusto Pinto, Juan Gandulfo et d'autres établissent dans le pays une filiale des *International Workers of the World* (IWW), organisation anarchiste ayant son siège aux États-Unis. L'année suivante, les acrates essayent de recouvrer le terrain perdu: quelques sociétés de résistance naissent, l'idée de l'anarcho-syndicalisme comme voie praticable pour faire de la politique se consolide et déjà s'affirme un nouvel espace qui sera pris comme tel : la *Federación de Estudiantes de Chile* (FECH).

Née en 1906, la FECH à ses débuts se préoccupa d'activités récréatives et solidaires - comme la fête du printemps - sans aucune direction idéologique définie. En 1913, il y eut des problèmes ponctuels, qui changèrent l'aspect de cette fédération. Weinstein et Valenzuela disent dans "*La FECH de los años 20*" : "La FECH ne se résumait pas à l'idée d'une "association de confraternité étudiante" comme on le voulait. La FECH n'exprimait pas une attitude corporatiste, mais le tempérament d'une jeunesse inquiète, socialement et politiquement marginalisée, bien qu'elle eut un accès croissant aux professions libérales". Ils ajoutent qu'au début des années 10, "la bohème, avec à sa tête les étudiants de médecine, va développer avec le temps un profond mépris pour les partis traditionnels et se rapprochera de manière croissante du mouvement anarchiste qui commence à se lever à Santiago parmi les artisans et les travailleurs des métiers indépendants". En vérité, c'était un nouveau soulèvement. Et son caractère fut différent de celui de la décennie précédente, où l'effervescence acrate se répandit dans des secteurs qui en 1913 étaient en train de s'imprégner de la pensée marxiste.

En 1918, la FECH était déjà une organisation de poids dans le devenir politique national. Présidée par Santiago Labarca, un indépendant lié au secteur progressiste du *Partido Radical* (par la suite il fut député pour ce groupement), son vice-président fut Juan Gandulfo, leader anarchiste des IWW et étudiant en médecine.

Depuis des années auparavant, le contact étudiant avec les ouvriers avait commencé. L'"*Universidad Popular Lastarria*", créée par la FECH à l'initiative de Pedro León Loyola en 1910, prétendait à cela, en plus de délivrer une instruction minimale aux travailleurs/euses. Les centres d'études, comme le "*Francisco Ferrer*", étaient aussi des instances de rencontres ouvriers-étudiants. Des instances où les anarchistes prédominaient. José Santos González Vera, l'écrivain, dans "*Cuando era muchacho*" ("*Quand j'étais un jeune homme*"), raconte : Chaque dimanche j'allais au centre (*Francisco Ferrer*). Dans celui-ci il n'existait qu'un secrétaire. Les anarchistes, dans leur soif d'éliminer l'autorité, en finirent avec les présidents. Le terme "présider" impliquait l'idée de commandement. Le mot de "secrétaire" celui d'une fonction. Le/la secrétaire remplit un mandat, il/elle n'a pas de pouvoir. Ce concept, qui diminue l'autorité, au moins en apparence, s'incorpora plus tard aux coutumes syndicales".

Durant toute la période critique - de 1907 jusqu'à la consolidation de la FECH - l'anarchisme se développa en un mouvement d'autodidactes. Mais les étudiants auraient à tenter une nouvelle socialisation des idées révolutionnaires dans un spectre plus ample.

Toujours en 1918, la FECH organisa l'"*Asamblea Obrera de Alimentación*", qui est le premier front large prolétarien chilien / participèrent les IWW, les ouvriers non-organisés, la FOCH, le POS et les étudiants. Dans cette opportunité, ces derniers approuvent un vote spécifique : "Les partis politiques sans exception n'inspirent pas confiance à la majorité de la jeunesse". Il ajoute : "La jeunesse dans sa quasi totalité trouve caduque notre actuel régime".

Également en 1918, se tint le Premier Congrès National Étudiant. Juan Gandulfo crée l'imprimerie *Numen*; la revue étudiante "*Juventud libertaria*" débute son travail, et l'"*Universidad Popular Lastarria*" - alors en recul - et qualifiée, avec raison, de "nid d'anarchistes" revit.

## **LES JEUNES GENS FATIGUÉS DE LA VIE**

L'anarchisme retrouvait la force des débuts du siècle. Des ouvriers et des artisans comme Universo Flores, Francisco Pezoa, Casimiro Barrios, José Clota, Francisco Rodríguez, Moisés Pascual, Augusto Pinto,



Armando Triviño, Julio Rebosio, Julio Valiente (accusé de subversion, il fut emprisonné pendant des mois et mourut à quelques jours de sa remise en liberté) et d'autres marquèrent ces années. Le secteur bohème et étudiant suivait derrière.

Castillo, Tirón et Valenzuela disent dans "*La FECH de los años 30*": "La majeure partie de la bohème fut sensible à l'anarchisme. Quelques groupes eurent un caractère plutôt festif et joyeux, comme "*La Roscala*" y "*El camarón con hipo*", avec les classiques blagues macabres des étudiants en médecine et l'envie naturelle de scandaliser. Néanmoins, d'autres groupes, formés autour de la bohème plus strictement littéraire, cultivèrent un sentiment tragique de la vie et de la société. Parmi ceux-ci, le plus important fut animé par Manuel Rojas et González Vera et se formèrent en son sein Gómez Rojas, Alberto Rojas Jiménez, Carlos Claro (ultérieurement directeur de "*Claridad*", "*Clarte*") et Sergio Atria, entre autres. Ils se baptisèrent eux-mêmes "*Los muchachos cansados de la vida*" ("Les jeunes gens fatigués de la vie").

En 1920, la FECH, Alfredo Demaria à sa tête, fait sentir son poids définitif. La revue "*Claridad*" naît -c'est la plus importante tribune acrate – et la *Convención Estudiantil* (également dominée par les *libertarios*) se développe. En son sein se constituèrent les principes de la *Federación* : "La solution du problème social ne pourra jamais être définitive et les solutions transitoires auxquelles on peut aspirer supposent une critique permanente des organisations sociales existantes"; "le problème social doit se résoudre par la substitution du principe de coopération à celui de compétence, la socialisation des forces productives et, par conséquent, la répartition équitable du produit du travail commun, et par la reconnaissance du droit de chaque personne à vivre pleinement sa vie intellectuelle et morale"; "Elle accepte l'action organisée du prolétariat et l'action politique non militante en ce qu'elle concourt à la réalisation de ces nouvelles conceptions de la vie sociale"; "tout véritable progrès social implique le perfectionnement moral et culturel des individus".

Dans cette déclaration de principes la main acrate était manifeste. L'idée de transformation à la manière de Bakounine (même si on ne mentionne pas le mot révolution), Proudhon, Malatesta, Reclus. Le concept d'appui mutuel favorisé par Kropotkine. La suspicion vis à vis de l'action partidaria. La notion d'individualité, indispensable pour être libre.

C'était alors des temps d'élections. Alessandri se dressait comme le candidat populaire qui luttait pour détrôner la réaction conservatrice de Sanfuentes, alors président. Les étudiants se débattaient entre ceux qui voyaient d'un bon œil le politicien populiste et ceux dont ce n'était pas le cas : les anarchistes qui n'hésitèrent jamais à pester contre l'action parlementaire. Quand Alessandri fut élu, la revue "*Claridad*" déclara dans un éditorial "Il est nécessaire de dire que la combinaison politique triomphante n'apporte pas au gouvernement un programme qui implique une véritable rénovation. Elle se limite seulement à réparer la façade un peu vétuste de l'actuel édifice social, conservant tout le reste". Les autres, ceux du bon œil, croyaient à la réparation.

Auparavant il s'était produit des choses sérieuses : l'assaut contre le local de la FECH, en juin 1920, l'incendie de l'imprimerie *Numen* et l'incarcération et le décès de José Domingo Gómez Rojas.

Similaires à celles qui agirent durant la "semaine rouge", des foules de "gardes blancs" attaquèrent le Club des Étudiants, au 73 de la rue Ahumada. Les universitaires Pedro Gandulfo - frère de Juan – et Rigoberto Soto étaient seuls pour le défendre. Ils essayèrent quand même de le faire. Mais comment le pouvaient-ils ? La foule entra, brisa, incendia et vola tout, accusant les étudiants d'être "antipatriotes". À la fin Gandulfo et Soto furent arrêtés par la police comme "assaillants". Le gouvernement de Sanfuentes avait déclenché une grande campagne contre les dirigeants ouvriers et étudiants. Aux acrates et aux révolutionnaires dispersés revenait un rôle protagoniste. Labarca, Juan Gandulfo et de nombreux travailleurs durent se cacher. Les localités et les campagnes du sud du Chili furent des cachettes. Le juge du procès, José Astorquiza, fut un efficace bourreau. En particulier du poète anarchiste étudiant de Langue et Droit, José Domingo Gómez Rojas, qui ne réussit pas à se cacher et qui fut détenu. Prisonnier, ils le transportèrent à la Casa de Orates, où il mourut. Son poème "*Miserere*" était connu : "Juventud, amor, lo que se quiere/ todo ha de morir con nosotros, miserere/ Y hasta la misma muerte que nos hiere/ también tendrá su muerte, miserere" ("Jeunesse,

amour, ce que l'on aime/tout doit mourir avec nous, miserere/ Et jusqu'à la mort elle-même qui nous irrite/elle aussi devra périr, miserere").

Le décès causa un grand regret ouvrier et étudiant, car Gómez Rojas était un poète qui donnait à parler et sa voix était importante dans le milieu libertaire. 15 000 personnes assistèrent à ses funérailles.

### ***L'UNIVERSITÉ EST MORTE***

En 1921 Daniel Schweitzer, lui aussi lié à l'anarchisme, assumait la présidence de la FECH. Cette année là, des *libertarios* créèrent un soviet étudiant; constitué par les groupes "LUX" (de médecine, auquel participait Oscar Selmake, futur fondateur du *Partido Socialista*), "Spartacus" (des beaux-arts), "Rebelión" (lycéens) et "Renovación" (de Droit). Ces groupements avaient 2 objectifs : s'instruire et agir. En faire partie était une affaire clandestine, malgré le fait que parfois étaient publiées dans "*Claridad*" des annonces de conférences. On sait qu'en plus d'une occasion ils préparèrent et firent exploser des bombes en des points du centre de Santiago.

Sous la tutelle anarchiste, la FECH rompt définitivement avec Alessandri. La rupture se fit critique avec le massacre de 69 ouvriers dans l'entreprise salpêtrière San Gregorio. De même les anarchistes rompèrent avec la révolution russe, bien qu'au début - quand on ne savait pas grand chose d'elle - ils l'ait célébré. La revue "*Claridad*", sous la plume de González Vera, dit : "S'il (Lénine) réussit à se maintenir au pouvoir il convertira la Russie en une république basiquement collectiviste, où sûrement les travailleurs seront mieux payés mais où subsistera la bourgeoisie, transformée en bureaucratie". En 1921.

L'année suivante l'influence acrate dans la FECH perdurait encore. Mais une division se produisit dans le mouvement ouvrier: la *Federación Obrera Regional de Chile* voit le jour (elle succombera en 1927), dirigée par Pedro Nolasco Arratia, constituée de secteurs qui se séparèrent des IWW, qui eux continuèrent jusqu'en 1940. Les 2 organisations étaient anarchistes. Cependant, la différence entre les "pratiques" et les "spécifiques" commençait à affleurer. Les premiers soutiennent que l'on doit agir sur le terrain politique établi, parce que c'est la seule manière de faire quelque chose. Les seconds arguent que non, que cela est une contradiction avec tout ce qui se dit *libertario*.

En 1922, s'effectue la "grande prise de l'Université du Chili", où s'introduit le thème de la réforme universitaire. La FECH devient dirigée par un non anarchiste, Eugenio González (bientôt lui aussi, fondateur du *Partido Socialista*), mais peu après les anarchistes le force à démissionner. Et il démissionne. La pétition réformatrice était semblable au décalogue de Córdoba, en Argentine, en 1918: liberté d'enseignement, assistance libre, révision des méthodes d'études, cogestion étudiante, extension universitaire. Dans les débats réalisés au cours de la grève les *libertarios* sont les plus radicaux. Loin de favoriser la grève illimitée, ils ne sont pas d'accord avec les réformes. Ils pensaient que l'Université devait se terminer: "L'Université du Chili est morte à cause de son propre sang pourri et rien ni personne ne pourra la faire revivre" écrit "*Claridad*". Mais ils se trompèrent: la grève succomba - la réforme aussi - et l'université continua à exister. Ce furent les anarchistes qui commencèrent à défaillir.

On aboutit à la suppression, par le gouvernement, de l'"*Universidad Popular Lastarria*" et à la mise en place d'une fédération "étudiantiste" parallèle - apoyada por Eugenio González - c'est à ça qu'on arriva. En 1925, la FECH était redevenue "une", mais en son sein les acrates n'avaient déjà plus le pouvoir, que possédaient les "étudiantistes". Alessandri, en instaurant le Code du Travail en 1924, légalisant les syndicats, porta un rude coup aux organisations acrates ouvrières, qui estimaient que les syndicats ne pouvaient être légaux et donc qu'ils devaient agir dans l'illégalité. De plus, le *Partido Comunista* étant né en 1922, de nombreux *libertarios* - devant la déception de ne pas voir leurs aspirations se concrétiser - passèrent dans ses rangs. D'autres, pour l'élection de 1925, prirent sarcastiquement comme candidat Vicente Huidobro (un écrivain et poète communiste et influencé par le surréalisme - NDT-). Pour la réforme de 1926 participe les derniers dirigeants anarchistes étudiants : Magallanes Díaz, Alfredo Larraín Neil et Rolando Molina. Cependant les anarchistes génaient toujours : des 180 prisonniers politiques qu' Ibáñez relégua à l'île de Más Afuera durant

sa dictature (de 1927 à 1931), 150 étaient anarchistes, 20 communistes et 10 délinquants, selon le témoignage d'un relégué.

La figure anarchiste la plus saillante des années 30 est Pedro Nolasco Arratia. Travailleurs des métiers graphiques, fondateur de la *Federación de Obreros de Imprenta*, c'était un *libertario* "spécifique". On se le rappelle toujours: à Paris, actuellement, existe un groupe anarchiste qui porte son nom.

### **MIRANDA, LE PRATIQUE**

Devant la poussée du *Frente Popular* et l'échafaudage politique partidaire, les acrates continuent à décliner. Pour cette raison, ils créent la *Central General de Trabajadores* (CGT) qui réunit les 4 grandes corporations historiquement *libertarias*: les boulangers, les métiers graphiques, les éducateurs/rices, les ouvriers du cuir et de la chaussure. Arratia la dirigeait. C'était une organisation de combat mais hautement inorganique. Le dirigeant de la Fédération du Cuir et des Chaussures Ernesto Miranda estima que la CGT ne pouvait continuer sur cette ligne "spécifique". Qu'elle devait avoir un programme précis et disputer le terrain aux partis politiques et à la *Central de Trabajadores de Chile* (C.T.CH.), la plus grande organisation ouvrière de l'époque. Sa posture était pratique. Anarcho-syndicaliste.

De même, en ces années, alors que les IWW étaient absorbés par les faits - Juan Gandulfo, un de ses derniers dirigeants mourut, en service, dans un accident automobile -, peut-être produite par le dégoût pour la politique parlementaire, émergea la *Federación Anarquista de Chile*, affiliée à la Fédération Anarchiste Internationale, son purisme lui réserva presque les mêmes résultats. Des ouvriers, des intellectuels et des artistes en faisaient partie.

Mais en 1950 Miranda le pratique, l'anarcho-syndicaliste le plus important depuis cette date jusqu'à aujourd'hui, créa le *Movimiento Unitario Nacional de Trabajadores* (MUNT), qui regroupa 12 fédérations et plusieurs syndicats indépendants. Ce regroupement eut de l'importance. Il visa, comme objectif principal, l'unification syndicale. Son but était de former une centrale unique des travailleurs/euses. Et, avec d'autres dirigeants et organisations - comme Clotario Blest, la C.T.CH., el CRUS - il l'obtint. En 1953 naissait la CUT (*Central Unica de los Trabajadores*). Sa première déclaration de principes fut confectionnée par 3 anarchistes de la CGT.

En 1957, les anarcho-syndicalistes se retirèrent de la CUT: on changea la déclaration de principes quand la centrale fit un pacte avec le FRAP, conglomerat gauchiste pour les prochaines élections.

L'année suivante, Miranda va à Cuba voir la révolution récemment survenue. Il est déclaré "fils illustre" par Fidel, revenu au Chili, il crée le "*Comité de Defensa de la Revolución Cubana*", qui est la première organisation à appuyer cet exploit dans le pays. La *Federación Anarquista*, au contraire, déclare en 1960, que, comme elle va, la révolution cubaine va terminer mariée avec les russes. Cette même année naît, des mains de Miranda, le *Movimiento Libertario 7 de julio*, nom provenant de la grande grève qui se produisit ce 7 juillet en 1955. Ce groupe - conjointement avec d'autres, trotskistes, maoïstes et socialistes insurrectionnels - est à l'origine, en 1961, du *Movimiento de Fuerzas Revolucionarias*, au fonctionnement fédéraliste, qui prétendit se regrouper en vue de présenter une liste unique pour la CUT et qui constituera une réponse radicale au gouvernement de Frei. Ainsi naît le *Movimiento de Izquierda Revolucionaria* (MIR), le 15 août 1965, dans le "Salón Libertario", au 264 de la rue San Francisco. Son premier secrétaire fut le trotskiste Enrique Sepúlveda, Miranda occupa le sous-secrétariat. Clotario Blest fut membre du premier comité central. En 1967, Miguel Enríquez et Luciano Cruz assument la direction du MIR, amenant avec eux les postulats marxistes-léninistes. Alors Miranda déclare qu'il n'a rien à faire ici et le *Movimiento Libertario 7 de julio* se retira.

### **MIRANDA VIT QU'IL NE RESTAIT PERSONNE**

Le mouvement anarchiste était à terre. La *Federación Anarquista* était morte également.

Pour les élections de la CUT en 1971, Miranda se présenta comme candidat. Il obtint plus de 1000 votes, ce qui, vu qu'il ne fit aucune campagne, fut un bon appui. En 1973, le 19 mai, se tint le dernier congrès anarchiste chilien à Curicó. Ernesto Miranda présenta une proposition insolite : créer le *Partido Socialista Libertario*. Il ne réussit pas à terminer son explication quand il vit que toute l'assistance était partie. C'est que le pragmatisme de Miranda - considéré par quelques uns comme ce qui avait tué l'anarchisme au Chili - était trop poussé pour ses compagnons irristiblement *libertarios*. Que l'anarchie puisse se constituer en parti, c'était trop. Il devait se retirer. C'est ce qu'ils dirent.

## **NOTES DU TRADUCTEUR :**

**(\*) La guerre du pacifique ou guerre de 1879 :** Elle oppose le Chili à la Bolivie et au Pérou. Le Chili prend l'initiative de la guerre qui est motivée par des intérêts économiques liés à l'exploitation du guano et du salpêtre. Les troupes chiliennes prennent possession de la région d'Antofagusta alors sous contrôle bolivien. Le Pérou se trouva impliqué dans cette guerre car il était lié par un traité d'alliance à la Bolivie. Le Chili va gagner progressivement le contrôle des mers portant de rudes coups à la marine de guerre péruvienne. La Bolivie jette l'éponge en 1880 et perd tout débouché maritime. L'armée chilienne occupe une partie du sud du Pérou et finit par prendre la capitale Lima en 1881 après avoir débarqué par surprise. Les péruviens résisteront à l'occupation chilienne dans les montagnes andines, menant de nombreuses actions de guérilla. La paix sera finalement signée en 1883, le Pérou acceptant des pertes de territoires au sud du pays.

**(\*\*) CavieDes OU CavieRes ???** Plus loin dans le texte, il est question d'un CavieRes. S'agit-il d'une coquille ou d'une autre personne ? Quand on fait une recherche sur internet, on tombe sur la même confusion, certains textes parlent d'Esteban CavieDes et d'autres d'Esteban CavieRes (l'orthographe CavieRes semble prédominer), ces 2 orthographes étant mises en relation de toutes façons avec un militant de cette société de résistance dans les chemins de fer ...

**(\*\*\*) Bakounine de las Mercedes Montero Lurepaílán :** Le terme "de las mercedes" renvoie à la figure religieuse de "La Virgen de las Mercedes", qu'on peut traduire par "La Vierge des Grâces" et cela se téléscope évidemment avec le nom de Bakounine.